

**La «question slave»  
dans la «libre discussion linguistique»  
en URSS en 1950:  
un épisode de l'histoire des idées linguistiques  
reflété dans la littérature**

Ekaterina VELMEZOVA

*Université de Lausanne*

**Résumé:**

Il y a plusieurs raisons à l'intervention de Staline dans la «libre discussion linguistique» de 1950, parmi lesquelles l'ainsi nommée «question slave»: dans sa «nouvelle théorie du langage», Nikolaj Marr avait renoncé à la notion même de *famille de langues*, en la remplaçant par celle de *stade* dans l'évolution du langage humain. Cela supposait que ni (ce qu'on appelle traditionnellement) les familles de langues, ni les groupes de langues à l'intérieur de ces familles ne constituaient des unités ontologiques. Or, dans les années 1940-1950, à la recherche de l'amitié des «Frères slaves» et pour renforcer ses rapports amicaux avec eux, l'URSS insista souvent sur le caractère *ontologique* des liens entre les «peuples slaves», lesquels liens découlaient de la parenté des langues slaves. Ainsi la linguistique marriste, connue en URSS largement en dehors du milieu purement linguistique, ne correspondait plus à l'une des lignes centrales de la politique extérieure du pays, ce qui a pu provoquer l'intervention de Staline en linguistique. Cette «composante slave» de la «libre discussion linguistique» a été implicitement reflétée dans le roman d'Aleksandr Solženicyn *Le premier cercle*.

**Mots-clés:** histoire de la linguistique dans l'histoire de la littérature, *peuples et langues slaves*, politique extérieure de l'URSS, intervention stalinienne en linguistique en 1950, N. Marr et le marrisme, A. Solženicyn

La préparation, par Staline, de son intervention dans la «libre discussion linguistique» qui eut lieu en URSS en 1950, ne constitue qu'un seul épisode de l'histoire des idées linguistiques reflété dans le roman d'Aleksandr Solženicyn *Le premier cercle* [*V krugę pervom*]<sup>1</sup>. La première version de ce roman date de 1955-1958<sup>2</sup>; quant aux événements qui se déroulent dans cette œuvre, ils ont lieu (avec de nombreuses analepses) du 24 au 27 décembre 1949, c'est-à-dire, moins de six mois avant la publication, le 20 juin 1950 dans le journal *Pravda*, du célèbre article de Staline qui critiquait sévèrement la «nouvelle théorie du langage».

On peut donner plusieurs raisons à l'intervention de Staline en linguistique en 1950. En général, on l'explique par la non-conformité des idées principales de la «nouvelle théorie du langage» de N. Marr, sévèrement critiquée par Staline en 1950, aux directions les plus importantes de la politique extérieure de l'URSS dans les années 1940-1950. L'une de ces raisons, implicitement reflétée dans l'œuvre de Solženicyn<sup>3</sup>, est la soi-disant «question slave».

La «problématique slave» est présentée dans le roman de Solženicyn déjà en tant que telle et, à première vue, sans aucun rapport avec la «libre discussion linguistique» de 1950.

## 1. LA «PROBLÉMATIQUE SLAVE» DANS L'ŒUVRE DE SOLŽENICYN

Déjà, le Staline-personnage de Solženicyn se voit comme un «rassembleur des terres slaves»: «Sa mère, en mourant, l'avait bien dit: “Dommage que tu ne sois pas devenu prêtre.” Lui, chef du prolétariat mondial, rassembleur des terres slaves, sa mère ne voyait en lui qu'un fruit sec...»<sup>4</sup>.

Il était certainement plus facile pour Staline de «rassembler les terres slaves», ainsi que les «Slaves»<sup>5</sup> en général, en les opposant à des ennemis extérieurs – réels ou imaginaires.

<sup>1</sup> À part cet épisode, Solženicyn a «transposé» dans son œuvre la «nouvelle théorie du langage» de Nikolaj Marr (1865-1934), ainsi que l'histoire de la phonétique expérimentale.

<sup>2</sup> Solženicyn 1968 [1982, p. 9]. Par la suite, en 1964, le roman fut «défiguré» [*iskažen*], pour être «réécrit» en 1968 (*ibid.*).

<sup>3</sup> De façon plus manifeste, comme raisons de l'intervention du dictateur dans la linguistique en 1950, dans le roman de Solženicyn sont indiqués son ennui profond, ainsi que son désir de contribuer au développement de la Science (*ibid.*, p. 147).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>5</sup> Les guillemets indiquent ici le caractère non ontologique de cette notion. En le sous-entendant également dans la suite de cet article, nous n'utiliserons plus de guillemets ni pour cette notion, ni pour les notions semblables, comme *pays slaves*, *peuples slaves*, etc.

## 1.1. LES «SLAVES» ET LEURS ENNEMIS

Ce sont les Américains que Solženicyn présente dans son roman comme les ennemis jurés des Slaves. En réalité, effectivement, après la fin de la Seconde guerre mondiale et surtout après 1949, l'année de la création de la République Démocratique Allemande, l'opposition «ontologique» (considérée comme telle pendant la guerre) des «Slaves» et des «Allemands» n'avait plus de sens. Les «Frères slaves», auxquels, avec le temps, s'étaient joints, dans le sens politique, les peuples non-slaves du camp socialiste, avaient dorénavant un nouvel ennemi – les «impérialistes américains», et à cette époque les problèmes correspondants étaient souvent discutés dans la presse des pays slaves<sup>6</sup>.

À part la ligne de sujet principale du roman (c'est l'ambassade américaine qu'un diplomate soviétique appelle, en essayant de prévenir les Américains des plans des Soviétiques de voler aux États-Unis le secret de la production de la bombe atomique), le thème de l'antagonisme des Slaves avec les Américains apparaît dans le roman de Solženicyn également dans plusieurs épisodes plus particuliers – comme, par exemple, dans le dialogue suivant du dissident dissimulé serbe Douchan Radovitch avec le staliniste convaincu Makaryguine:

«– [...] les Américains sont censés nous larguer par avion des hannetons du Colorado [il s'agit des doryphores. – E.V.]? Est-ce bien le cas?  
Les oreilles décollées de Makaryguine rougirent:  
– Pourquoi pas? Si parfois on passe la mesure, c'est que la politique de l'État l'exige»<sup>7</sup>.

À la fin des années 1940 et au début des années 1950, des sabotages de ce type de la part des Américains étaient effectivement discutés dans les pages des périodiques des pays slaves. Parfois des articles avec ce contenu se répétaient d'un périodique à l'autre. Voici, par exemple, ce qu'on pouvait lire dans l'un des numéros de la revue *Slavjane* [*Les Slaves*] au début des années 1950 – et cet extrait fait écho au passage susmentionné du roman de Solženicyn:

«Les travailleurs de Tchécoslovaquie sont de nouveau obligés de mener la lutte contre les parasites des champs de pommes de terre – les doryphores [*kolordskij žuk*], largués depuis la zone d'occupation américaine de l'Allemagne. “Ces derniers temps, annonce le journal “Zemedel'ske noviny”<sup>8</sup>, on trouve des doryphores en grande quantité dans la région de Plzeň”. On a

<sup>6</sup> Sur la transformation, dans la politique soviétique de la seconde moitié des années 1940, de l'opposition «Slaves – Allemands» en l'opposition «Slaves / peuples du camp socialiste – impérialistes américains», cf. Velmezova 2005.

<sup>7</sup> Soljénitsyne 1968 [1982, p. 431].

<sup>8</sup> *Zemědělské noviny* ('Journal agricole'). – E.V.

également constaté l'apparition de hannetons américains dans la région de Karlovy Vary. «À présent dans nos champs apparaissent de plus en plus souvent les parasites les plus dangereux – les doryphores américains, peut-on lire dans le journal “Straž miru”<sup>9</sup>. Des preuves incontestables témoignent du fait que les impérialistes occidentaux larguent de nouveau chez nous les hannetons pour nuire, cette année encore, à la récolte des pommes de terre. [...] Ce n'est pas la première fois que les travailleurs de Tchécoslovaquie se heurtent aux actions les plus ignobles des impérialistes américains. Grâce aux efforts des travailleurs, les parasites des champs, largués par les avions américains en 1950, ont été exterminés à temps. L'Union soviétique avait porté au peuple tchécoslovaque un grand secours dans l'extermination des doryphores, ce sur quoi la presse tchécoslovaque a écrit avec le sentiment d'une reconnaissance profonde»<sup>10</sup>.

Pour résister à cet ennemi extérieur – les «impérialistes américains» –, le personnage de Stalin «rassemble», dans le roman de Solženicyn, les Slaves autour de la Russie ou, plus précisément, autour de l'Union soviétique.

## 1.2. LES «SLAVES RUSSES»

C'est à plusieurs reprises que Solženicyn souligne l'importance de la notion de *russe* pour son personnage-dictateur. Ainsi, «le Père des Peuples de l'Orient et de l'Occident»<sup>11</sup> considère que, à part les Russes, tous, ou *presque* tous les peuples, l'ont trahi:

«Et les Ukrainiens qui le trahissaient! (En 1944, Staline songea à les déporter massivement en Sibérie, mais ils étaient trop nombreux pour qu'on pût les remplacer.) Traîtres aussi les Litvaniens, les Estoniens, les Tatares, les Cosaques, les Calmouques, les Tchétchènes, les Ingouches, les Lettons. Même les Lettons, le fer de lance de la révolution! Et ses frères, les Géorgiens, il y a des chances qu'ils aient attendu la venue d'Hitler, eux à qui on avait épargné toutes les mobilisations! Les seuls fidèles au Père furent les Juifs<sup>12</sup> et les Russes»<sup>13</sup>.

<sup>9</sup> *Straž miru* ('Défense de la paix'). – E.V.

<sup>10</sup> [Sans auteur], 1953.

<sup>11</sup> Solženitsyne 1968 [1982, p. 61].

<sup>12</sup> En ce qui concerne la «question juive», dans cette citation semble reflétée plutôt l'opinion de Solženicyn lui-même, que celle de Stalin. Entre autres, dans son livre *Deux siècles ensemble* [*Dvesti let vmeste*] (Solženitsyne 2001-2002 [2002-2003]), dans le chapitre «Dans la guerre avec l'Allemagne», Solženicyn écrit la chose suivante: pendant la période dure de la guerre, les Juifs sont, effectivement, restés fidèles au «Père des Peuples». «Non, le régime de Staline ne valait pas mieux que celui de Hitler. Mais, pour les Juifs du *temps de guerre*, ces deux monstres ne pouvaient pas être à égalité! Car si c'était l'*autre* monstre qui avait gagné, qu'en aurait-il été des Juifs soviétiques? Cette guerre-là n'était-elle pas pour eux leur propre guerre, un combat viscéral, leur *Guerre patriotique à eux*: croiser le fer avec l'adversaire le plus redoutable de toute l'histoire juive? Les Juifs qui ont donné ce sens-là à la guerre, ceux qui n'ont pas dissocié leur sort de celui des Russes, [...] ceux-là se sont lancés dans la lutte à corps perdu» (*ibid.*, t. 2, p. 400). Quant à Stalin, son attitude envers la «question juive» n'a pas toujours été la même,

Et encore:

«Dans les années 30, par pure politique, il avait relancé le vieux mot de *patrie*, inusité depuis plus de quinze ans et quasi malsonnant. Avec le temps, il avait éprouvé un réel plaisir à prononcer ces mots de *patrie*, de *Russie*. [...]»

Autrefois, il avait expédié les affaires du parti sans trop se préoccuper de savoir combien de Russes y laissaient la peau. Progressivement, le peuple russe s'imposa à son attention, à son affection – ce peuple qui ne l'avait jamais trahi, qui avait eu faim aussi longtemps qu'il avait fallu, qui s'était tranquillement fait tuer à la guerre comme dans les camps, qui avait affronté les pires épreuves sans jamais se rebeller. Dévoué, sans façons. [...] Après la victoire, Staline avait été parfaitement sincère lorsqu'il avait déclaré que le peuple russe se recommandait par son esprit lucide, sa fermeté de caractère et sa patience. Le temps fit que Staline en vint à souhaiter de passer pour russe. [...]

Staline songeait parfois que ce n'était point hasard s'il était imposé à ce pays dont il avait conquis le cœur, plutôt que tous ces illustres braillards, que tous ces talmudistes barbichus, sans lignée, sans racines, sans poids»<sup>14</sup>.

Et si le Stalin-personnage de Solženicyn «rassemble» les «Frères slaves» autour de la Russie, il est d'autant plus vexé quand tel ou tel «peuple-frère slave» s'écarte du chemin du développement vers le communisme qui lui a

---

mais a changé avec le temps (cf., par exemple, *ibid.*, chapitres 18-20). Sans vouloir entrer, ici, en détail dans le problème complexe «Stalin et les Juifs», qui dépasse largement le cadre de la problématique annoncée dans le titre de cet article et auquel de nombreuses recherches ont déjà été consacrées, soulignons le fait suivant. Dans la dernière citation du roman de Solženicyn («Et les Ukrainiens qui le trahissaient!..») sont manifestement énumérées différentes nations. Or, par exemple, dans son célèbre article «Le marxisme et la question nationale» [*Maršizm i nacional'nyj vopros*] Staline ne considérait même pas que les Juifs constituaient une nation: «[...] qu'est-ce par exemple que cette nation juive, constituée par des Juifs géorgiens, daghestanais, russes, américains et autres, dont les membres ne se comprennent pas les uns les autres (parlent des langues différentes), vivent dans différentes parties du globe, ne se verront jamais, n'agiront jamais en commun, ni en temps de paix, ni en temps de guerre? (Staline 1913 [1950, p. 9]). Plus tard, dans les années 1920-1940, Staline semblait hésiter en considérant les Juifs tantôt comme l'une des «nationalités d'Europe» «ne jouissant pas de la plénitude des droits» (Staline 1921a [1950, p. 64]), tantôt, toujours, comme l'un «des groupes nationaux instables, des minorités nationales incrustées dans les majorités compactes d'autres nationalités et n'ayant pas, dans la plupart des cas, de territoire déterminé» (Staline 1921b [1950, p. 162]). (Mentionnons d'ailleurs, sous ce rapport, la création, en 1934, d'une région autonome juive en URSS, ce qui pouvait, finalement, «attacher» les Juifs soviétiques à un territoire particulier.) En tout cas, à l'époque décrite dans le roman de Solženicyn (fin des années 1940) le dictateur semblait en grande partie revenir à sa position exprimée en 1913. Il suffit de se référer à l'article de l'écrivain et personnalité publique soviétique Il'ja Èrenburg (1891-1967), qui lui avait été «commandé d'en haut» et qu'il a publié en septembre 1948 dans le journal *Pravda*. Dans ce texte, Èrenburg exprimait l'avis que «les Juifs ne sont pas une nation, mais sont condamnés à l'assimilation» (Solžénitsyne 2001-2002 [2002-2003, t. 2, p. 431]), etc. Dans le cadre de la thématique «solženicynienne» générale, sur la situation des Juifs en URSS entre 1945 et 1953, cf. le chapitre 22 de son livre *Deux siècles ensemble*. – E.V.

<sup>13</sup> Solžénitsyne 1968 [1982, p. 126].

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 144-145.

été prédestiné par le «Père des Peuples». Dans le roman de Solženicyn, c'est avant tout le cas de la Yougoslavie.

### 1.3. L'«IDÉE SLAVE» TRAHIE

#### 1.3.1. LES YUGOSLAVES, «TRAÎTRES DES SLAVES»

À la fin des années 1940, une crise grave s'est manifestée dans les rapports de l'URSS et de la Yougoslavie. Tout comme l'intervention stalinienne en linguistique, cette crise a pu avoir plusieurs raisons en même temps. L'une d'elles consistait dans le fait que la Yougoslavie insistait sur son autonomie politique et sur son indépendance de l'Union soviétique dans une mesure plus importante que celle que Staline était prêt à lui accorder – entre autres, dans le cadre de la soi-disant «Fédération balkanique», dont Staline, à cette époque, discutait les plans de création avec les leaders des partis communistes de Bulgarie (Georgi Dimitrov [1882-1949]) et de Yougoslavie (Josip Broz Tito [1892-1980]). En rapport avec ce dernier, on parlait, à la fin des années 1940, du titisme (ou du titoïsme) – une nouvelle idéologie communiste liée au nom de Tito. D'après l'un des principes de base du titisme, pour chaque État les moyens de la progression vers le communisme devaient être déterminés par cet État même (dans ce cas particulier, par la Yougoslavie), et non par des forces extérieures (Tito pensait manifestement à l'Union soviétique et à Staline en personne). À la fin de l'année 1949, en conservant formellement des relations diplomatiques, l'URSS et la Yougoslavie ont, de facto, rompu leurs rapports, après quoi une campagne propagandiste a commencé en Union soviétique, qui visait au discrédit du gouvernement yougoslave. On prétendait entre autres que, en Yougoslavie, régnait un régime policier anti-communiste et fasciste. À cette époque, la presse soviétique discutait de la «clique de Tito et de Ranković»<sup>15</sup>, et on disait même qu'on préparait en URSS un attentat contre Tito: ces plans auraient été révoqués seulement après la mort de Staline en 1953.

Cette situation est reflétée dans le roman de Solženicyn – y compris une «bagatelle» comme la préparation susmentionnée d'un attentat contre le vie de Tito. Ainsi, pendant l'une de ses visites nocturnes, le personnage d'Abakoumov<sup>16</sup> le mentionne en parlant à Staline:

«[...] Abakoumov [...] entreprit d'abord d'exposer les préparatifs louables d'un attentat contre Tito, dont il ne savait même plus lui-même s'il était réel ou fictif. Il assurait qu'une bombe à retardement serait déposée à bord du yacht de celui-ci avant son départ pour Brioni.

<sup>15</sup> Aleksandar Ranković (1909-1983) fut à cette époque le ministre de l'Intérieur de la Yougoslavie. Antistalinien, il soutint Tito quand Staline déclara la guerre ouverte à ce dernier.

<sup>16</sup> En 1946-1951, Viktor Abakoumov (1908-1954) fut le ministre de la Sécurité de l'État, en URSS.

Staline releva la tête, remit sa pipe éteinte dans sa bouche, la fit siffler par deux fois. Pas un geste, pas un signe d'intérêt, mais Abakoumov qui, malgré tout, lisait dans les pensées du Patron, sentit qu'il était tombé dans le mille.

– Et... Rankovitch? lui demanda Staline.

Oui, oui! Il fallait attendre le bon moment pour que Rankovitch, et Kardelj<sup>17</sup>, et Moché Piade<sup>18</sup>, et toute cette clique saute en l'air de conserve! Les prévisions tablaient sur le printemps, sur l'été au plus tard. (L'explosion devait entraîner la mort de tout l'équipage, mais le ministre n'aborda pas ce point de détail et son interlocuteur ne lui demanda aucune précision là-dessus.)<sup>19</sup>.

C'est précisément à cause des problèmes dans les relations entre l'URSS et la Yougoslavie que, à cette époque, sur tous les portraits de Stalin, on recouvrait de peinture ses décorations yougoslaves:

«Dans les bureaux des simples magistrats instructeurs, il [Stalin] était déjà plus grand que nature. Dans celui d'Abakoumov, le Guide de l'Humanité se dressait sur cinq mètres. Un kremlinographe méticuleux l'avait représenté en pied, des bottes à la casquette de maréchal, chamarré de toutes les décorations qu'il ne portait jamais et qu'il s'était pour une bonne part octroyées, le reste lui ayant été offert par d'autres souverains ou présidents. Les croix yougoslaves avaient été recouvertes de peinture et se confondaient avec le drap de la tunique»<sup>20</sup>.

Stalin lui-même ne pouvait pas pardonner à Tito sa trahison politique:

«La taïga ne se serait pas risquée à chuchoter qu'il peut exister d'autre socialisme quand, sortant de sa tanière, ce dragon fuligineux de Tito était venu s'étaler en travers de toutes les voies.

Héros de légende, Staline s'épuisait à trancher les têtes renaissantes de l'hydre!..

Comment avait-il pu se méprendre de cette âme de scorpion? Lui, si grand connaisseur du cœur humain! [...] Staline, avec un gémissement, [...] prit entre ses mains sa tête [...]»<sup>21</sup>.

À cette époque, le problème yougoslave ne laissait pas insensibles même les détenus politiques, comme cela nous est montré dans *Le premier cercle* avec l'exemple du personnage de Lev Rubin:

---

<sup>17</sup> En 1945 et en 1946-1963, Edvard Kardelj (1910-1979) fut vice-président du gouvernement de la Yougoslavie, ainsi que, en 1948-1953, ministre des Affaires étrangères de ce pays. – E.V.

<sup>18</sup> Moša Pijade (1890-1957) fut l'un des compagnons d'armes les plus proches de Tito, détesté, pour cette raison, par Stalin. – E.V.

<sup>19</sup> Soljénitsyne 1968 [1982, p. 134].

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 127.

«La flambée qui avait pendant plusieurs heures galvanisé Roubine s'éteignit. Il s'avisait qu'il avait mal au foie, qu'il perdait ses cheveux, que sa femme vieillissait, qu'il avait encore plus de cinq ans à tirer et que, d'année en année, les *Apparatchiki* embourbaient un peu plus la révolution dans le marécage – et puis qu'on venait de clouer la Yougoslavie au pilori»<sup>22</sup>.

D'autre part, dans le roman de Solženicyn, Rubin est décrit comme le fondateur d'une discipline particulière – la «phonoscopie», qui devrait rendre possible l'identification des criminels en s'appuyant sur l'enregistrement de leurs voix. À la fin des années 1940, les détenus de la «Charaga», cette prison pour intellectuels toute particulière, n'étaient encore qu'au début de leurs recherches, ils organisaient encore les premières expériences – en travaillant, le plus clair de leur temps, sur la création de lignes téléphoniques secrètes pour Staline en personne. Dans ce dernier projet, l'une des opérations nécessaires consistait à faire en sorte que le texte sonore de départ soit codé pour être transmis, avant d'être décodé à l'autre bout de la ligne. Après le codage et le décodage, le texte sonore qu'on transmettait secrètement devait être proche du texte original dans la plus grande mesure du possible. Là encore, à l'époque décrite dans le roman, les expériences correspondantes ne faisaient que commencer, il n'y avait pas encore de résultats concrets – or, à un moment donné, la direction de la Charaga se vit obligée de jeter de la poudre aux yeux des vérificateurs réguliers de la progression de ce travail. C'est pourquoi, pour que celui qui écoutait pût comprendre le texte transmis, pour qu'il fût capable de reconstruire son contenu après le codage et le décodage, il fallait lui lire de l'information sur les événements dont tout le monde était au courant à cette époque et qui, pour cette raison, n'étaient pas difficiles à rapporter par la suite. Dans le roman de Solženicyn, les événements yougoslaves étaient justement présentés comme des événements connus de tous:

«Ce que Mamourine énonçait n'avait rien du parler vivant. Sa lecture était délibérément posée, nette, et comme, de surcroît, il annonçait un article sur l'impudence des garde-frontières yougoslaves et l'insolence de Rankovič [*sic* dans le texte français. – E.V.], sanglant bourreau qui avait transformé en geôle un pays épris de liberté, Iakonov devinait sans peine ce qu'il n'entendait pas. Il s'en rendait bien compte, mais, oubliant ce qu'il devait à la pure conjecture, il se persuadait que l'audibilité s'était améliorée depuis le déjeuner»<sup>23</sup>.

Ainsi, à la fin des années 1940, en URSS tout le monde était au courant de la «trahison» des Yougoslaves.

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 583-584.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 69.

### 1.3.2. LES BULGARES, «TRAÎTRES DES SLAVES» AUSSI

En rapport avec la «question yougoslave», un autre nom propre «problématique» slave apparaît dans le roman de Solženicyn – celui de Traïtcho Kostov. Membre du Bureau politique du Comité central du parti communiste de Bulgarie, T. Kostov (1897-1949) – tout comme Tito – essayait de défendre avant tout les intérêts (entre autres, économiques) de son propre pays pendant la discussion de la création de la Fédération balkanique: d’après lui, l’URSS essayait d’imposer à la Bulgarie plusieurs points du traité économique qui étaient nuisibles pour cette dernière. En conséquence, en juin 1949 Kostov fut exclu du parti communiste et arrêté. Soumis à la torture en prison, en octobre 1949 il se vit obligé de reconnaître des accusations fictives à son encontre. Or, en décembre 1949, au cours d’un procès politique en audience publique et en présence de journalistes étrangers, il revint publiquement sur ses aveux, ce qui provoqua la rage de Stalin:

«Kostov. Staline ressentit une morsure. La rage lui monta à la tête, il rua d’une botte sur la gueule de Traïtcho, sur sa gueule ensanglantée! Ses paupières grises frémissaient de satisfaction: justice était faite.

Maudit Kostov! Immonde salaud!

Surprenant, comme on découvre après coup les perfides menées de ces coquins! Ils avaient tous été trotskistes, mais ils avaient bien caché leur jeu! Kun<sup>24</sup>, au moins, on avait eu sa peau en 37, tandis que Kostov, moins de dix jours plus tôt, traînait dans la boue un tribunal socialiste. Combien de bons procès Staline n’avait-il pas menés à bien? Combien d’ennemis n’avait-il pas contraints à se salir eux-mêmes! Pour en venir à ce sale coup au procès de Kostov! Un scandale international! Quelle infâme versatilité! Tromper des juges d’instruction éprouvés, ramper à leurs pieds pour tout désavouer en séance plénière! Devant les journalistes étrangers! Et la tenue, alors? Et la conscience communiste? Et la solidarité prolétarienne? Aller jusqu’à se plaindre devant les impérialistes! Tu n’es pas coupable, je ne dis pas non, mais sache au moins mourir pour le bien de la cause communiste!»<sup>25</sup>.

C’est pourquoi, voici comment Stalin fête son propre anniversaire, en décembre 1949: «Son anniversaire s’était déroulé ainsi: le 20 au soir, Traïtcho Kostov était mort sous les coups. Quand les yeux de ce chien étaient devenus vitreux, la fête avait pu commencer pour de bon»<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup> Homme politique et journaliste hongrois, Béla Kun (1886-1938) fut victime des purges staliennes. Le thème du refroidissement des relations soviéto-hongroises apparaît également dans le roman de Solženicyn (cf. par exemple *ibid.*, p. 126, p. 327, p. 430). Or, la «question hongroise» est déjà en dehors de la «problématique slave» de cet article, c’est pourquoi, nous ne l’analysons pas ici. – E.V.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 106.

Pourtant, Kostov n'était pas le seul Bulgare à avoir trahi, d'après Stalin, l'«idée slave». Un autre «traître bulgare» fut G. Dimitrov, déjà mentionné plus haut (cf. 1.3.1), qui soutenait activement le projet de la création d'une fédération bulgare-yougoslave, ce qui a provoqué le mécontentement du gouvernement soviétique, après la rupture de Stalin et Tito (que Dimitrov n'a pas eu peur de soutenir à cette époque). Or, pour «neutraliser» Dimitrov, Stalin avait visiblement moins de difficultés que dans le cas de Kostov: «[...] Dimitrov, à la clinique cardiologique du Kremlin, désavoua sa lubie de Fédération Balkanique»<sup>27</sup>.

### 1.3.3. LES TCHÈQUES ET LES POLONAIS, ENCORE D'AUTRES «TRAÎTRES DES SLAVES»

Parmi encore d'autres traîtres de l'«idée slave», dans le roman de Solženicyn est mentionné le secrétaire général (en 1943-1948) du Parti ouvrier unifié polonais Władysław Gomułka (1905-1982): même si, en Pologne même, on le considérait parfois comme un «Stalin local», Gomułka avait néanmoins l'intention d'édifier le communisme dans son pays de façon particulière, sans nécessairement en retourner chaque fois à l'URSS. C'est pourquoi le Stalin-personnage de Solženicyn était tellement préoccupé par l'idée de contribuer à sa chute:

«Il fallait demander à Abakoumov... si on avait bien arrêté Gomulka...»<sup>28</sup>.

«Staline soupira, bourra sa pipe, l'alluma:

– Ah oui! – avec la première bouffée bleue, un souvenir lui était revenu [...]. Et Gomulka, on l'a arrêté?

Gomułka venait d'être destitué de toutes ses fonctions et roulait sans freins vers l'abîme.

– Je pense bien! répondit Abakoumov, soulagé, en se soulevant légèrement sur son siège. (Staline en avait déjà été informé)»<sup>29</sup>.

Et si on se rappelait encore d'autres «traîtres» aussi bien tchèques que polonais... Car, jadis, grâce à Stalin «Mikolajczyk<sup>30</sup> fut vivement dégom-

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 126. Au printemps 1949, peu de temps avant sa mort, Dimitrov était effectivement arrivé à Moscou pour suivre un traitement médical. Pourtant, deux semaines après son arrivée, sa santé s'était détériorée et le 2 juillet 1949 il mourut suite à une insuffisance cardiaque, constatée par les médecins soviétiques.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 136. D'après la Wikipédia russe ([http://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%93%D0%BE%D0%BC%D1%83%D0%BB%D0%BA%D0%\\_%D0%92%D0%BB%D0%B0%D0%B4%D0%B8%D1%81%D0%BB%D0%B0%D0%B2](http://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%93%D0%BE%D0%BC%D1%83%D0%BB%D0%BA%D0%_%D0%92%D0%BB%D0%B0%D0%B4%D0%B8%D1%81%D0%BB%D0%B0%D0%B2); page consultée le 8.11.2013), Gomułka a été effectivement destitué de toutes ses fonctions étatiques en janvier 1949, et en novembre 1949 il a été exclu du Parti ouvrier unifié polonais. Par contre, d'après ce même site, Gomułka n'a été arrêté qu'en juillet 1951 (cf. aussi la Wikipédia polonaise: [http://pl.wikipedia.org/wiki/W%C5%82ady%C5%82aw\\_Gomu%C5%82ka](http://pl.wikipedia.org/wiki/W%C5%82ady%C5%82aw_Gomu%C5%82ka); page consultée le 10.11.2013).

mé, Beneš<sup>31</sup> comme Masaryk<sup>32</sup> eurent des ennuis cardiaques [...]»<sup>33</sup>, etc., etc.

Il se trouve ainsi que, en décembre 1949, quand, d'après Solženicyn, Staline se met à composer son article linguistique et antimarriste, un grand désordre règne parmi les «Frères slaves» – les peuples slaves que le dictateur essayait de rassembler autour de l'Union soviétique. Les uns après les autres, les Yougoslaves, les Bulgares, les Tchèques et les Polonais trahissaient aussi bien l'«idée slave» en général que le «Père des Peuples» en personne. Pourquoi donc – posons cette question déjà sans rapport avec le roman de Solženicyn – au lieu de «mettre de l'ordre» dans le «camp slave», Staline ne trouva rien de mieux à faire à cette époque que de la linguistique, en préparant la critique de Marr et de sa doctrine? Comme nous essayerons de le montrer, dans ce cas particulier la politique du rassemblement des Slaves et la critique de la «nouvelle théorie du langage» étaient, pour Staline, directement liées l'une à l'autre.

## 2. PEUPLES ET LANGUES SLAVES DANS LA «NOUVELLE THÉORIE DU LANGAGE» DE MARR

Dans l'une de nos recherches<sup>34</sup> nous avons déjà montré que Marr n'écrivit pas beaucoup au sujet des langues slaves, mais s'il le faisait, il distinguait les mêmes langues slaves que les linguistes «traditionnels». Par contre, il remplissait différemment le contenu de la notion même de *langues slaves*. D'après sa «nouvelle théorie du langage», les langues évoluent non pas par divergence, mais par convergence, c'est-à-dire, d'une multitude de langues à l'origine vers une seule et unique langue du futur. C'est pourquoi, pour lui, ni les *familles de langues*, ni leurs *groupes* (à l'intérieur des *familles*) n'existaient en tant que tels dès le début, mais ils se formaient avec le temps, grâce aux conditions économiques et sociales plus ou moins identiques de la vie des peuples correspondants. De la même façon, Marr supposait que les Slaves constituaient une formation non pas

<sup>30</sup> En 1943-1944, Stanisław Mikołajczyk (1901-1966) fut ministre du gouvernement polonais en exil (que Staline ne reconnut plus à partir de 1943). De retour en Pologne en 1945, il fut, en tant qu'ancien émigré, menacé d'arrestation, mais il réussit à quitter la Pologne pour se retrouver aux États-Unis. – *E.V.*

<sup>31</sup> Président de la Tchécoslovaquie en 1935-1938 et en 1945-1948, Edward Beneš (1884-1948) présenta sa démission après l'arrivée des communistes au pouvoir en Tchécoslovaquie. Dans sa lettre officielle adressée au parlement du pays, il expliquait cette décision par des problèmes de santé. – *E.V.*

<sup>32</sup> Le premier Président de la Tchécoslovaquie, Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937) non seulement défendait les principes éthiques dans la politique, mais, de surcroît, admirait la culture anglo-américaine, ce qui devait provoquer la haine de Staline. – *E.V.*

<sup>33</sup> Soljénitsyne 1968 [1982, p. 126].

<sup>34</sup> Velmezova 2009.

ontologique, mais secondaire, apparue une fois les conditions sociales et économiques nécessaires réunies.

Ce fait fut probablement l'un des facteurs décisifs pour déterminer la critique des théories de Marr par Stalin en 1950, quand l'une des tâches d'alors de la politique extérieure de l'Union soviétique consistait à insister sur l'unité et sur les liens étroits entre les peuples slaves<sup>35</sup>, en soulignant, entre autres, le caractère ontologique de l'unité (en particulier, linguistique) slave.

### 3. PEUPLES ET LANGUES SLAVES DANS LES TRAVAUX LINGUISTIQUES DE STALIN EN 1950: LE «FACTEUR SLAVE» DE LA «LIBRE DISCUSSION LINGUISTIQUE»

Ainsi la critique, par Stalin, de la «nouvelle théorie du langage» dont le créateur niait l'existence ontologique des familles de langues – et donc, en particulier, l'existence ontologique du groupe slave de la famille linguistique indo-européenne – supposait en même temps une «preuve» implicite à l'appui du fait que, aussi bien Tito, Ranković et Kostov que tous les autres «traîtres» de l'«idée slave» avaient tort, en se détournant de l'«unité ontologique» de la «fraternité slave», consolidée par Stalin autour de l'Union soviétique.

En revenant aux postulats de base de la linguistique «traditionnelle» (historique et comparée), Stalin reconnaissait dans son article de 1950 l'existence des familles de langues (ainsi que, donc, des groupes de langues, «traditionnellement» distingués à l'intérieur de ces familles<sup>36</sup>). En même temps, dans son article Stalin ne mentionne qu'un seul groupe de langues, et ce sont précisément les langues *slaves*. De plus, c'est en rapport avec la parenté des *peuples (nations)* correspondants que Stalin discute de la parenté des langues slaves, ce qui indique, de façon indirecte, la nécessité d'insister sur les liens entre les *peuples slaves* comme l'une des raisons de l'organisation de la «libre discussion linguistique» de 1950:

«Marr considère de haut toute tentative d'étudier les groupes (familles) de langues, il y voit une manifestation de la théorie de la "langue mère". Or, on ne saurait nier que la parenté linguistique de nations telles que les nations slaves, par exemple, ne fait aucun doute; que l'étude de la parenté linguistique de ces nations pourrait être d'une grande utilité pour l'étude des lois de l'évolution de la langue. Sans compter que la théorie de la "langue mère" n'a rien à voir ici»<sup>37</sup>.

<sup>35</sup> Cf. également sur ce sujet Alpatov 1991 [2004, p. 130-131], ainsi que Robinson 2004, chapitre 3.

<sup>36</sup> Même si, comme nous le verrons dans la citation suivante, Stalin utilisait les notions de *famille* et de *groupe de langues* de façon synonymique.

<sup>37</sup> Staline 1950 [1979, p. 218].

En général, dans le discours linguistique de Stalin datant de 1950, les langues slaves sont mentionnées plus souvent que les autres (tandis que, parmi les langues slaves, c'est le russe qui remporte la palme, quant à la fréquence des mentions). De plus, en énumérant les langues en général, Stalin mentionne les langues slaves ensemble, l'une après l'autre, et c'est par les idiomes slaves que le dictateur commence toujours ses énumérations:

«N'est-ce pas un fait que *le russe, l'ukrainien, l'ouzbek* servent actuellement la culture socialiste de ces nations pas plus mal qu'elles servaient leur culture bourgeoise avant le bouleversement d'Octobre»<sup>38</sup>.

«Ce n'est un secret pour personne que *le russe* a aussi bien servi le capitalisme et la culture bourgeoise russes avant le bouleversement d'Octobre qu'elle sert actuellement le régime socialiste et la culture socialiste de la société russe. Il faut en dire autant des *langues ukrainienne, biélorusse, ouzbek, kazakh, géorgienne, arménienne, estonienne, letton[n]e, lituanienne, moldave, tatare, azerbaïdjanaise, bachkire, turkmène* et autres langues des nations soviétiques qui ont aussi bien servi l'ancien régime bourgeois de ces nations qu'elles servent le régime nouveau, socialiste»<sup>39</sup>.

Solženitsyn prend note de cette particularité du discours linguistique stalinien et la parodie. Le Stalin-personnage de son roman, en énumérant les langues et en commençant par des langues slaves, ne sait même pas encore ce qu'il veut dire, précisément:

«[...] "Quelle que soit la langue des nations soviétiques que nous envisagions, *russe, ukrainien, biélorusse, ouzbek, kazakh, géorgien, arménien, estonien, letton, lituanien, moldave, tatare, azerbaïdjanais, bachkire, turkmène* (bon Dieu, plus il vieillissait plus il éprouvait de la peine à s'arrêter dans les énumérations. [É]tait-ce d'ailleurs souhaitable? La répétition permettait de mieux inculquer ses idées au lecteur et de lui faire passer le goût des objections)... chacun comprendra à l'évidence..."»<sup>40</sup>.

Ainsi, à la fin des années 1940, la «nouvelle théorie du langage» de Marr, connue largement en dehors des cercles linguistiques, contredisait manifestement la «ligne slave» de la politique extérieure de l'URSS. De ce fait, ce sont précisément les problèmes avec les «Frères slaves» qui pouvaient devenir l'un des facteurs décisifs de l'intervention de Stalin en linguis-

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 209; nous soulignons. – E.V.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 200; nous soulignons. – E.V. Cf. aussi *ibid.*, p. 210, où il s'agit déjà non pas des «langues slaves», mais des «cultures slaves»: «Est-ce que nos camarades ne connaissent pas la formule bien connue des marxistes, disant que les *cultures* actuelles *russe, ukrainienne, biélorusse* et autres sont socialistes par le contenu et nationales par la forme, c'est-à-dire par la langue?» (nous soulignons. – E.V.).

<sup>40</sup> Solženitsyne 1968 [1982, p. 148; nous soulignons. – E.V.].

tique en 1950, ce qui a été implicitement reflété par Solženicyn dans son roman *Le premier cercle*: le Stalin-personnage littéraire commence à rédiger un article antimarriste précisément au moment où il était préoccupé par les problèmes des «traîtres» de l'«idée slave», et cette coïncidence dans le temps suppose l'interdépendance des deux problématiques correspondantes.

© Ekaterina Velmezova

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1991 [2004]: *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm*. Moskva: URSS, 2004 [L'histoire d'un mythe. Marr et le marrisme]
- ROBINSON Mixail Andreevič, 2004: *Sud'by akademičeskoj èlity: otečestvennoe slavjanovedenie (1917 – načalo 1930-x godov)*. Moskva: Indrik [Le sort de l'élite académique: la slavistique russo-soviétique (1917 – début des années 1930)]
- SOLJÉNITSYNE Alexandre, 1968 [1982]: *Le premier cercle*. Paris: Fayard, 1982
- , 2001-2002 [2002-2003]: *Deux siècles ensemble*. Paris: Fayard, 2002-2003
- STALINE Joseph, 1913 [1950]: «Le marxisme et la question nationale», in *Staline 1950*, p. 3-41
- , 1921a [1950]: «De la façon de poser la question nationale», in *Staline 1950*, p. 64-67
- , 1921b [1950]: «Des tâches immédiates du Parti dans la question nationale», in *Staline 1950*, p. 157-162
- , 1950: *Le marxisme et la question nationale et coloniale*. Édition électronique réalisée par V. Gouysse à partir de l'ouvrage publié en 1950 aux Éditions Sociales, Paris ([http://communisme-bolchvisme.net/download/Staline\\_Le\\_marxisme\\_et\\_la\\_question\\_nationale\\_et\\_coloniale.pdf](http://communisme-bolchvisme.net/download/Staline_Le_marxisme_et_la_question_nationale_et_coloniale.pdf); page consultée le 18.11.2013)
- , 1950 [1979]: «Marxisme et questions de linguistique. Lettre à la camarade E. Kracheninnikova. Lettre au camarade Sanjéiev. Lettre aux camarades D. Belkine et S. Fourer. Lettre au camarade A. Kholopov», in Gadet F., Gayman J.-M., Mignot Y., Roudinesco E. (éds), *Les maîtres de la langue, avec des textes de Marr, Staline, Polivanov*. Paris: François Maspero, 1979, p. 198-236
- VELMEZOVA Ekaterina, 2005: «Obraz “bratskogo češskogo naroda”»: žurnal “Slavjane”», in Glanc T., Meyer H., Velmezova E. (eds), *Inventing Slavia / Izobretenie Slavii*. Praha: Národní knihovna ČR – Slo-

- vanská knihovna, p. 83-98 [L'image du «peuple frère tchèque»: la revue *Slavjane*]
- , 2009: «Peuples et langues slaves: une “aberration” de la “linguistique traditionnelle”? La *slavistique fantastique* de N.Ja. Marr», in Velmezova E., Sériot P. (éds), *Discours sur les langues et rêves identitaires. Actes de l'école doctorale de Suisse occidentale en histoire des théories linguistiques* [*Cahiers de l'ILSL*, 2009, № 26], p. 187-198
- [SANS AUTEUR], 1953: «Koloradskij žuk v Českoslovakii», in *Slavjane*, 1953, № 9, p. 31 [Le doryphore en Tchécoslovaquie]



La revue *Slavjane* [Les Slaves]